

Le chanteur est mort il y a dix ans, le 14 juillet 1993, dans son exil de Toscane. Poète lyrique et insurgé viscéral, ce géant de l'âge d'or de la chanson a forgé son œuvre dans le matériau de sa vie

# Avec le temps, persiste la mémoire de Léo Ferré

DIX ANS déjà que Léo Ferré a tiré sa révérence, là-bas, dans son exil de Toscane, loin des défilés militaires et des bals popu. 14 juillet 1993, terreur du calendrier, dernière pirouette d'une révolution. En 1980, au « Tribunal des flagrants délits », Ferré, condamné à chanter, avait choisi un titre de Charles Trenet – l'idole de ses vingt ans –, et, sur un tempo très lent, d'une voix un peu éraillée, comme une sublime cérémonie des adieux, il avait réinventé *Que reste-t-il de nos amours ?* Aujourd'hui, se poser cette question c'est y répondre : une décennie n'a pas suffi à faire le deuil d'un irremplaçable talent. Avec le temps, rien ne s'en va, on n'oublie ni le visage du lion, ni l'inflexion de sa voix, ni, surtout, son œuvre multiforme : près de 300 chansons, des dizaines de poèmes et de textes en prose.

Plus encore que « le » géant de l'âge d'or de la chanson, qui, en un gros quart de siècle, apporta à notre culture – avec Brassens, Barbara, Béart, Gainsbourg, Brel, Aznavour, Nougaro... – au moins autant que tant d'arts dits majeurs, c'est l'authentique poète qui demeure. Léo the last, Ferré for ever, qu'on serait bien avisé de mettre à sa juste place, aux côtés d'Apollinaire et d'Aragon dans l'anthologie du siècle dernier et dans le sillage de la divine trilogie du précédent : Rimbaud, Verlaine et Baudelaire.

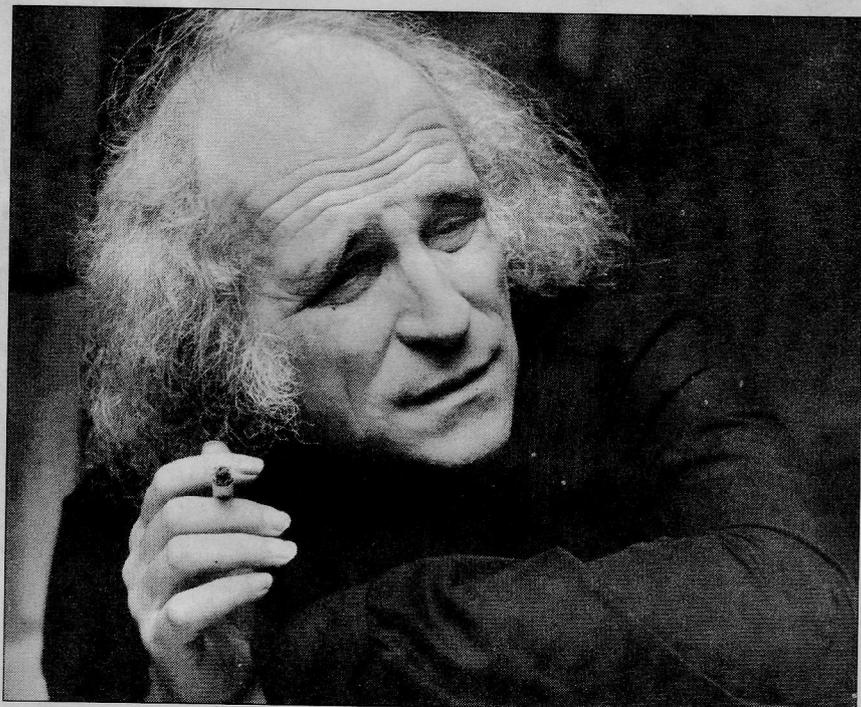
## « LA POÉSIE EST UNE CLAMEUR »

En cinq noms, voilà justement le plus beau cadeau qu'a pu faire Ferré à ses frères humains : la mise en musique de quelques-uns des plus grands textes poétiques, extirpés de la somnolence des recueils par la magie de mélodies d'évidence : *La Chanson du mal-aimé, Les Poètes de sept ans, Les Assis, La Beauté, L'Invitation au voyage, Est-ce ainsi que les hommes vivent ?, Elsa, Green, Art poétique, Ame te souvient-il ?...*

« La poésie est une clameur, elle doit être entendue comme la musique... », soutenait Ferré (*Préface*). Aragon renchérit en proclamant : « Il faudra récrire l'histoire littéraire un peu différemment à cause de Léo Ferré. »

Un poète, oui, d'abord, parce qu'initié à l'alchimie du verbe, gorgé de métaphores, ivre d'une profusion d'images, inventeur d'un style mêlant l'argot, le franglais,

*Des hauts et des bas, pas mal de vache enragée, quelques moments parfaits, des drames noirs et de beaux vertiges : de sa vie Léo Ferré a fait une œuvre poétique dont l'extrême « personnalité » est souvent cryptée.*



PATRICK ULLMAN (IN « THANK YOU LEO », ED. LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS)

l'elliptique aux formulations les plus subtiles pour composer des textes d'un lyrisme frémissant, d'une ironie grinçante ou d'une taradante mélancolie, ce « désespoir qu'a pas les moyens ». Comme tous les vrais créateurs, c'est à partir de ses états d'âme et du matériau de sa vie que Ferré a perpétré, sans préméditation, une œuvre dont l'extrême « personnalité » est souvent cryptée.

A partir de son envol, en 1960, c'est le souffle même de son existence – illuminations, fêlures, tensions – que Ferré a le plus souvent donné à entendre sur des mélodies d'une diversité inouïe. Dans ses envolées les plus vibrantes, ses plaintes les plus amères, sa causticité la plus mordante, rien n'est gratuit. Et pour apprécier à leur juste splendeur *La Mémoire et la mer, Ça t'va, Pépée, Le Chien, Il n'y a plus rien* ou même *Avec le temps*, il conviendrait de les relier aux soubresauts d'une vie d'artiste absolu, pétrie de passions, de répulsions, de contradictions. Ni saint ni salaud.

Un prophète, Ferré ? Sûrement pas ! Un visionnaire ? Faut voir. Il lui est arrivé de se tromper, de confondre les mauvaises fièvres du nihilisme avec les lumineuses pulsions libertaires, de pousser le soliloque jusqu'à la grandiloquence, bref de commettre quelques fautes de goût, jamais de syntaxe. Mais un « voyant », c'est sûr. « Je vois le monde un peu comme on voit

*l'incroyable/L'incroyable c'est ça c'est ce qu'on ne voit pas/Des fleurs dans des crayons, Debussy sur le sable/A Saint-Aubin-sur-Mer que je ne connais pas... »* (Tu ne dis jamais rien). D'où cette capacité à transmuter l'ordinaire du quotidien pour transmettre de l'émotion pure comme dans *Avec le temps* – l'un de ses rares « tubes » avec *La Vie d'artiste, Paris canaille, Jolie môme* et *C'est extra* – qui, avec « les mots des pauvres gens », résume le sens tragique de la vie.

## UNE « GRAINE D'ANANAR »

Ferré fut et reste aussi un type à part, une « graine d'ananas », principalement pour la génération de 68 qui fit vite son maître à chanter de cet « immense provocateur » n'ayant « Ni Dieu ni maître », sauf Arthur ou Ludwig. Avec quinze ans d'avance, le rebelle viscéral avait préfiguré l'insurrection de mai en dénonçant la torture en Algérie et la dictature de Franco, en pressentant l'aliénation de *La Vie moderne* ou le décervelage de la télé voyeuse.

En attendant que se lèvent d'autres « horribles travailleurs » ou d'autres « mecs » de libre parole, entre Rimbaud et Coluche, Prévert et Desproges, ce Ferré-là, dont l'engagement libertaire d'instinct – même s'il avait « appris » la solitude et la révolte chez les frères des écoles chrétiennes – fut souvent caricaturé, nous manque presque autant que le poète.

Dans ce bilan riche à pleurer, on aura garde d'oublier la musique, première et définitive passion de Léo. Parfait autodidacte, apprenant seul à se colleter avec l'harmonie, le contrepoint et la double croche – la cigale se faisant fourmi pour noircir des portées –, Ferré n'en fut pas moins un compositeur d'une rare universalité – de la java à la valse lente, de l'oratorio à la pop (qu'il aimait au point de créer avec le groupe Zoo ses premiers monologues incandescents) – et eut même le bonheur, tardif, de diriger des orchestres symphoniques comme il en rêvait, enfant, sur les remparts de Monaco.

C'est pour survivre qu'il se résigna à écrire des textes puis à galérer dans les cabarets de Saint-Germain-des-Prés, avant de conquérir les plus grandes salles, de Bobino au Palais des congrès, de la Mutualité à l'Opéra-Comique. C'est loin et c'est hier. On entend encore la rumeur complice des coulisses et les clameurs du public rappelant « l'Idole ». Et l'on mesure quel privilège ce fut de croiser celui qui fut l'ami de Soupault, de Breton, de Guimard et de quelques autres passants considérables et qui restait néanmoins le plus chaleureux et le moins poseur des « frangins d'la night ».

Robert Belleret

Léo chante Ferré, 16 livres-disques (dont trois double) ou 2 CD, Barclay/Universal.